

MORT
D'UN POÈTE
TRADUCTEUR :
PIERRE GALLISSAIRES

HANNA MITTELSTAEDT

Pierre Gallissaires s'est éteint le 10 août 2020 à l'hôpital de Toulouse. Il vivait seul, depuis plusieurs années, à Montauban, dans une maisonnette qui, sur le devant, donnait sur un paysage routier gris et très fréquenté, bretelle d'autoroute, zone commerciale, stade, mais dont les fenêtres de la façade arrière s'ouvraient sur une sorte de paradis : un jardin verdoyant, avec plus loin un affluent du Tarn, le Tescou.

Pierre détestait ce qu'on appelle communément l'« ordre » ; il détestait les murs blancs, les hôpitaux et l'Église catholique. Il détestait les professeurs. Et le « vieux monde ». Ce qu'il aimait surtout, c'était la poésie, la révolution, son ordre à lui, qu'il avait lui-même créé, et son propre rythme, aussi lent que possible – la plus grande lenteur face à toutes les turbulences du monde. Il aimait ses amis, ses camarades, sa compagne, Nadine Tonneau, qui est morte longtemps avant lui, et, je suppose, sa petite maison de banlieue qu'il avait aménagée à son goût, ne laissant aucun mur blanc : ils étaient, en effet, tous recouverts d'affiches de « production artisanale », de livres issus d'une bibliothèque constamment enrichie depuis 70 ans, d'objets et trouvailles de toute une vie, de poteries de son frère, François, de photographies et de quelques meubles décrépits, reçus en héritage de la maison familiale. Dans la cuisine, il y avait, suspendue, une collection de cuillères en bois venues du monde entier, une bonne centaine, le nombre importe peu, qui recouvraient tout un mur. Chaque fois que je venais chez lui (d'autres que moi ont dû certainement le remarquer), il y avait toujours, dans la chambre d'amis, un vase garni d'une rose fraîchement coupée ou d'une plante en fleur cueillie dans le jar-

din. J'aimais être dans sa maison, chez ce marginal solitaire au rythme de vie bien établi ; j'arpentais alors un lieu rempli d'histoires communes et/ou qui m'étaient chères.

Je ne saurais trop insister sur l'importance capitale qu'a eue Pierre dans les premiers temps de notre maison d'édition, dans les choix éditoriaux, et sur les fantastiques projets qu'il a tantôt initiés, tantôt mis en œuvre : *Das Paris der Surrealisten* [*Le Paris des surréalistes*], dont il rassembla et sélectionna les photographies et les textes, publication qui nous permit de nous aventurer, avec une certaine impudence candide, sur le marché des livres d'art ; les autobiographies de Charles Mingus et de Billie Holiday, ainsi que celle de Jacques Mesrine (lequel était alors, en France, l'ennemi public n° 1) ; les dadaïstes, Isidore Ducasse, Jacques Vaché, Arthur Cravan et l'œuvre écrite de Francis Picabia... Lutz et moi, anarchistes quelque peu rustres, et si jeunes que nous étions alors, nous ne connaissions rien de tout cela. Aujourd'hui, on dirait que Pierre fut notre mentor. Pour nous, il était un camarade et un ami intime, qui, en connaisseur averti, avait un jugement sûr et nous faisions grand cas de ses inclinations politiques et littéraires.

Et, bien évidemment, il fut une sorte d'« émissaire » des idées situationnistes ; c'est d'ailleurs en collaboration avec lui que j'ai traduit en allemand l'intégralité de la revue de l'Internationale situationniste. Pierre était également un ami de Raoul Vaneigem, dont il nous apprit à apprécier les livres de la période post-situationniste – livres que nous avons publiés avec grand plaisir, sans grand succès toutefois.

Pierre s'étonnait toujours de nous entendre le présenter publiquement comme le « troisième homme » ayant concouru à la fondation des éditions Nautilus. Pour lui, ce que nous faisons ensemble, cela relevait du jeu, de l'aventure, de l'attitude politique, mais en aucun cas de la maison d'édition. Il détestait tout ce qui avait un caractère institutionnel ou figé.

Pierre était venu à Hambourg en 1972, en quête d'un autre monde que celui sous le signe de la répression de Mai 68 en France. Cet autre monde, qui restait évidemment à construire, il le trouva en germe chez les jeunes anarchistes de Hambourg ; et ici la rencontre avec Lutz fut comme « un coup de foudre ». Je vins ensuite les rejoindre, et l'union de nos tempéraments et passions allait allumer durable-

ment, en nous trois, la flamme de la curiosité et de l'énergie créatrice. Si Pierre fut rapidement amené à quitter Hambourg pour retourner en France avec Nadine, sa nouvelle compagne, les liens ne se relâchèrent pas. Nous passâmes quatre semaines au cours de l'été précisément là où leur nomadisme venait de trouver refuge. Quant à Pierre, il se rendit plusieurs fois à Hambourg ou à des rencontres en d'autres lieux. C'est alors que nous avons mis en action le programme éditorial (nous discutons, traduisions, cherchions des financements, élaborions des stratégies), tout en expérimentant une pratique politique dans le sillage des situationnistes : l'union de la poésie, de la vie quotidienne et de la politique en une seule et même activité. On ne disait pas encore : « Soyez comme l'eau » ; mais nous rejetions déjà, à l'époque, toute forme de fixité.

Pierre devint, en France, un traducteur de premier plan. Il traduisit, de l'allemand, les œuvres d'une longue liste d'auteurs remarquables : Max Stirner, Ernst Toller, Gustav Landauer, Heinrich Böll, Arthur Schnitzler, Oskar Panizza, Alfred Döblin, Hugo Ball, Karl Kraus, Joseph Roth, Hans-Magnus Enzensberger, Franz Jung, Paul Scheerbart, Erich Mühsam, etc. Avec Jan Mysjkin, il fut récompensé deux fois, en 1995 et en 2009, par des prix littéraires pour des traductions de poésie néerlandaise qu'ils avaient faites ensemble. Pierre détestait ce genre de prix, cela va sans dire, mais ils étaient amplement mérités¹.

Pierre aimait écrire ses propres poèmes en français. Après avoir décidé d'arrêter le travail de traduction (il avait toujours refusé de se plier à l'usage de l'ordinateur – qu'il avait en horreur), il prit l'habitude, le soir, une fois les lourds volets soigneusement fermés côté rue, de prendre une soupe légère et de s'asseoir devant sa machine à écrire – fidélité de toute une vie – pour taper les vers qu'il avait d'abord écrits à la main. En 1971, il avait publié son premier recueil de poèmes, *Suite Benjamin*, assorti d'une sérigraphie de son frère, dans une édition pour bibliophiles aux pages non coupées. L'exemplaire qu'il nous a donné porte la dédicace suivante, en allemand, datée du

¹ Il a également reçu le Prix Gérard de Nerval de la SGDL en 1995 pour *Le Scarabée-torpille – Considérations sur une grande époque* de Franz Jung, paru chez Ludd en 1993. (ndlr)

2 juillet 1972 : « à Lutz et Hannah, cet opuscule, s’inscrivant dans une longue série destinée à la libération de la langue humaine ». En 1975, les éditions Nautilus, qui s’appelaient encore à l’époque MaD-Verlag, firent paraître, comme dixième fascicule de la collection Flugschriften, une sélection de poèmes de Pierre, en français et en allemand, avec des dessins de Lutz, sous le titre : *Les rues, les murs, la Commune, 22 poèmes sur Mai et Juin 68*. Une amie très proche de Pierre, Evy Azuelos, ayant fondé en 2009 la petite maison d’édition Aviva, publia deux de ses recueils poétiques : *Le dit du poème parmi d’autres* (Poèmes 1979-2009) et *Je tu il ou d’aucuns* (2015), dont les exemplaires qui m’ont été envoyés sont ainsi dédiés : « pour h.m., de la part de son vieil ami et complice » et « pour h.m., au fil des mots, des années et d’une vieille amitié, ton p.g. ». Un autre livre de poèmes est en préparation chez cet éditeur.

À la mort de Pierre, une amie m’a écrit que, selon elle, une époque était révolue. De la cellule originelle de Nautilus, aujourd’hui, il ne reste plus que moi. L’entreprise Nautilus actuelle, gérée par un collectif de salariés, marque une nouvelle époque à laquelle je ne suis plus associée. Travaillant à la rédaction d’une chronique de la maison d’édition, des débuts jusqu’à la disparition de Lutz, je me suis plongée dans les dossiers de correspondance entre 1972 et 1979. Celle entre Lutz et Pierre en occupe la moitié. Quelle chance d’avoir ces trésors entre les mains ! Ils laissent entrevoir non seulement l’œuvre de toute une vie, mais aussi des itinéraires pour le moins singuliers : du prolo de banlieue en situation d’échec scolaire à l’éditeur de renom (Lutz) ; de la bachelière bien sage à la dépositaire de nos expériences communes ; de l’insoumis de la guerre d’Algérie dans les années 50 et du combattant exalté de Mai 68 au poète installé à sa machine à écrire en 2020.

Pierre avait 88 ans.

Hanna Mittelstaedt est cofondatrice des éditions Nautilus et traductrice. C’était une grande amie de Pierre.

Traduit de l’allemand par Gaël Cheptou
(<http://acontretemps.org/spip.php?article800>)